

FELLER ÉLISE, 2017, *DU VIEILLARD AU RETRAITÉ. LA CONSTRUCTION DE LA VIEILLESSE DANS LA FRANCE DU XX^E SIÈCLE*, PARIS, L'HARMATTAN, 438 P.

Pierre-Antoine Bilbaut

Institut national d'études démographiques (INED) | « Population »

2017/3 Vol. 72 | pages 555 à 557

ISSN 0032-4663

ISBN 9782733210796

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-population-2017-3-page-555.htm>

Pour citer cet article :

Pierre-Antoine Bilbaut, « Feller Élise, 2017, *Du vieillard au retraité. La construction de la vieillesse dans la France du xx^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 438 p. », *Population* 2017/3 (Vol. 72), p. 555-557.
DOI 10.3917/popu.1703.0555

Distribution électronique Cairn.info pour Institut national d'études démographiques (INED).

© Institut national d'études démographiques (INED). Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Feller Élise, 2017, *Du vieillard au retraité. La construction de la vieillesse dans la France du XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 438 p.

À travers cet ouvrage ambitieux, Élise Feller parvient, avec pédagogie et clarté, à déconstruire l'idée selon laquelle l'institutionnalisation de la vieillesse a commencé après la seconde Guerre Mondiale. Face à cette myopie souvent répandue dans les travaux sur les personnes âgées, elle multiplie les sources et les points de vue pour montrer que la première moitié du XX^e siècle est une période charnière dans l'évolution des représentations de la vieillesse. Plus largement, c'est l'ensemble du cycle de vie qui est alors bouleversé avec la prise en compte de la retraite.

La première partie de l'ouvrage est consacrée aux « chiffres » et aux « mots » de la vieillesse durant la période étudiée. Le vieillissement est d'abord perçu comme une menace pour la puissance française, notamment par comparaison avec ses voisins européens. En réalité, plus qu'un allongement de l'espérance de vie, c'est la faiblesse des naissances et la persistance de la mortalité infantile qui expliquent l'augmentation de la part des aînés dans la population. Comme le résume bien l'auteure : « si la France vieillit dans le premier XX^e siècle, ce n'est que dans le second que les Français vieilliront » (p. 60). Cette analyse est stimulante dans la mesure où elle permet d'expliquer pourquoi le discours démographique de l'époque se teinte souvent d'une perspective idéologique : ces dénonciations traduisent en réalité la « volonté de ramener une population dont les mœurs se sont relâchées aux valeurs de la famille et du travail qui feront la force de la nation » (p. 38). L'analyse que l'auteure propose ici du sort des femmes révèle que le vieillissement n'est pas lié uniquement à l'évolution biologique (un supposé âge de la vieillesse) mais que sa perception est aussi influencée par des considérations morales. En effet, les mères (tout comme les « vieux garçons » et les « vieilles filles ») deviennent des vieillards plus tôt que les pères de famille. Ces discours scientifiques évoluent très lentement, puisque même en 1948, lors de l'organisation à l'Ined des « Trois journées pour l'étude scientifique du vieillissement de la population », le fatalisme démographique est encore largement mis en avant. Le second chapitre de l'ouvrage revient sur les représentations de la vieillesse dans l'ensemble de la population. Une grande variété de sources sont mobilisées pour montrer que ces représentations varient peu : le vieillard constitue une figure indésirable qui est exclue par exemple du cinéma naissant, au profit des premières (jeunes) vedettes. Cette revue des discours sur la vieillesse souligne aussi à quel point la notion entretient un rapport lâche avec la variable de l'âge : le genre, la catégorie professionnelle, le statut conjugal sont autant de facteurs qui avancent ou reculent l'entrée dans la vieillesse.

Poursuivant l'organisation thématique de l'ouvrage, la seconde partie revient sur les liens entre la médecine et la vieillesse dans le premier XX^e siècle. Si le XIX^e siècle peut laisser penser à la naissance d'une approche médicale spécialisée de la vieillesse, les préoccupations politiques de la période suivante arrêtent ce mouvement. En raison des conséquences de la première Guerre Mondiale, la

jeunesse constitue un enjeu prioritaire pour la médecine. Concernant les personnes plus âgées, seules la ménopause et la tuberculose sont étudiées. Mais les motivations de ces recherches en disent long sur les priorités des médecins : dans le premier cas, il s'agit de comprendre la fin de la fertilité féminine afin de prolonger cette dernière et d'augmenter le nombre des naissances ; dans le second, il s'agit d'isoler les vieillards infectés du reste de la population pour éviter toute contagion. Finalement, les plus pauvres sont relégués dans des hospices, aux côtés des indigents. Dans un premier temps et jusqu'aux années 1930 environ, l'hospice répond bien aux besoins des vieillards : avec la loi de 1905, l'assistance devient obligatoire et les thèses du solidarisme se concrétisent à travers la gestion de ces établissements dans lesquels les œuvres religieuses prennent une grande place. Les théories hygiénistes permettent également l'amélioration des conditions de vie. Par l'étude de nombreux exemples locaux, on voit donc se concrétiser un « âge d'or » de l'hospice dans les années 1920. Cependant, l'augmentation de la demande et les limitations des moyens résultant de la crise économique des années 1930 font de ces lieux des « mouirois », véritables repoussoirs pour les classes populaires.

La dernière partie, beaucoup plus étoffée, revient sur la construction sociale de la vieillesse dont le premier ^{XX}^e siècle est un moment clé. En effet, « en un demi-siècle, on est passé d'une gestion privée de la vieillesse, centrée sur la famille, le patrimoine ou la charité, à une gestion collective, d'abord partielle, centrée sur la figure du vieillard indigent, puis globalisante, centrée sur la figure du retraité » (p. 165). En France, pays plus rural que ses voisins européens, vieillir en privé représente une perspective valorisée par la population. À l'opposé de cette vieillesse en famille souvent idéalisée, ce sont les vieillards indigents qui sont les premiers à faire l'objet de la législation sociale (loi de 1905). Cette première figure institutionnalisée de la vieillesse souligne que c'est avant tout l'assistance qui structure la solidarité étatique. Même si ces premières aides sont clairement insuffisantes, les structures mises en œuvre (par exemple le recensement des besoins locaux à travers les bureaux de bienfaisance) modifient les représentations. En parallèle, des systèmes de retraite par capitalisation se développent fortement à travers le mouvement mutualiste, les rentes assurées par des livrets souscrits auprès de la caisse nationale des retraites ainsi que par la création d'un système de retraite pour les pensionnés de l'État. Même si les sommes versées sont dérisoires – en raison notamment de l'inflation qui ruine les rentiers –, l'idée d'une gestion collective des retraites s'impose petit à petit. Dans ce cadre, les classes populaires restent largement mises à l'écart. L'échec des retraites ouvrières et paysannes (loi de 1910) en est la démonstration : les ouvriers rejettent majoritairement ce système perçu comme un risque de voir rétablir un contrôle permanent de leurs mobilités et de leurs mœurs. De plus, le système, toujours pensé en termes de prévoyance, est inconcevable pour des ouvriers dont les revenus ne permettent pas d'épargner, qui peinent même à se penser pleinement comme des salariés et dont la probabilité de vivre jusqu'à l'âge légal de la retraite est encore faible. Avec les années 1930 et la généralisation de

l'assurance sociale, la retraite est progressivement considérée par l'ensemble de la population comme une période normale du cycle de vie. Ainsi, même si elle est d'abord « conçue par le patronat comme un outil de contrôle social, la retraite est réinvestie par le salariat comme un espace de liberté et d'indépendance en marge du travail contraint » (p. 339). Après la seconde Guerre Mondiale, les enquêtes (de l'Ined notamment) montrent bien qu'une véritable révolution des mentalités a eu lieu, aboutissant à « l'intégration du temps de la retraite dans le cycle de vie de l'individu et de sa famille » (p. 349).

Dans le dernier chapitre de l'ouvrage, Élise Feller reprend les principales conclusions de son travail sur les archives des dossiers des retraités des transports parisiens. À travers l'analyse de plus de 600 dossiers de travailleurs nés entre 1860 et 1880, on voit apparaître et se consolider un régime « spécial ». En effet, face aux exigences de la modernisation des techniques de transport urbain, la stabilité et la compétence des salariés deviennent prioritaires. Si le système de retraite permet de fixer la main d'œuvre et de se séparer sans difficulté des travailleurs les plus anciens, les salariés s'approprient également ce nouveau système de retraite. Le moment de la retraite devient alors une période à part entière du cycle de vie qui occasionne, par exemple, des projets résidentiels nouveaux (retour dans la région natale ou achat d'un pavillon dans la banlieue parisienne).

L'auteure nous offre donc un panorama particulièrement complet et nuancé de l'histoire de la vieillesse dans le premier ^{xx}e siècle. On pourra regretter le choix d'une organisation thématique qui amène parfois à quelques répétitions. La place accordée à l'étude de cas que constitue le dernier chapitre est également regrettable : les liens entre la naissance de ce régime « spécial » de retraite et le mouvement plus général qui occupe le reste de l'ouvrage pourraient être approfondis. Ces quelques remarques sont néanmoins négligeables par rapport aux qualités du travail fourni. Comme l'écrit Vincent Caradec dans sa postface, l'ouvrage d'Élise Feller est d'une grande pertinence à la fois pour l'histoire et pour l'ensemble des sciences humaines, car la démarche développée ici comble une absence de connaissances de la vieillesse.

Pierre-Antoine BILBAUT